Conversation avec | Aurélien Bory

janvier 2023

Ici on parle du mythe de Daphnée, d'arc et de flèches, d'opéra baroque, d'électronique et de tournette…

Bonjour Aurélien, vous êtes le directeur de la Compagnie 111 et mettez en scène *Dafne* à l'Opéra de Dijon le mois prochain. Comment cette aventure est-elle née ? Connaissiez-vous les Cris de Paris et le travail de Geoffroy Jourdain avant cette collaboration ?
J'en avais entendu parler, notamment par les Bouffes du Nord, mais n'avais assisté à aucun de leurs concerts… C'est Geoffroy qui m'a contacté, il cherchait un metteur en scène pour un projet autour d'Heinrich Schütz pour l'anniversaire des 350 ans de sa mort. Cette esthétique du haut baroque est une de ses spécialités et il voulait travailler sur l'une des rares œuvres profanes de Schütz, compositeur plus connu pour sa musique sacrée. Il souhaitait également proposer au compositeur Wolfgang Mitterer de rejoindre l'aventure : le trio était formé ! Geoffroy et moi nous sommes alors rendus à Vienne pour rencontrer Wolfgang, avant qu'il ne commence à composer.

Oui, il faut en effet préciser que cette production prend pour point de départ une pastorale composée par Heinrich Schütz. Créée en 1627, elle marque une date essentielle dans l'histoire de l'opéra allemand. Malheureusement, la partition a été détruite et seul le livret de Martin Opitz nous est parvenu. Il a donc bien fallu qu'un compositeur d'aujourd'hui signe la musique… Mais commençons par le synopsis. Que nous dit ce livret de Martin Opitz ?
Ce texte est, en réalité, une traduction allemande très fidèle du livret de Rinuccini qui a servi pour les *Dafne* italiennes de la même époque : celle de Péri et celle de Galliano. Ces *Dafne* sont des commandes de puissants mécènes qui souhaitaient des spectacles époustouflants mêlant musique et théâtre - dans l'esprit du théâtre antique redécouvert depuis peu -, dans le cadre des festivités de leurs noces… Il y a donc dans le livret de nombreuses références à ce contexte, l'accent est mis sur l'Amour, puisque le tout devait ravir les invités prestigieux.

Oui, il faut dire que raconter cette histoire le jour d'un mariage nous semble aujourd'hui très étrange. Mieux valait mettre l'accent sur les pouvoirs de l'Amour que sur le harcèlement et le viol…
Tout à fait ! Nous n'avons jamais modifié le texte, mais simplement effectué des coupes afin d'élaguer ce qui concernait ces circonstances de création et remettre le mythe au cœur du drame. L'occasion de nous replonger aussi dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Le prologue et la conclusion du livret

Aurélien Bory © Aglae Bory

d'Opitz, par exemple, s'adressaient au prince commanditaire, nous les avons supprimés. Nous avons également rééquilibré le rapport entre les commentaires du chœur - qui fonctionne comme un chœur antique – et les airs. Ce qui a aussi été l'occasion de faire un travail approfondi sur la prononciation de cette langue allemande.

Comment voyez-vous Daphné, cette belle nymphe qui fut changée en laurier par son père pour échapper au harcèlement d'Apollon ? Un mythe qui résonne avec certaines de nos actualités…
Évidemment ! Il s'agit de la tentative de viol qui donna naissance, dans la mythologie, au laurier ; la plante qui est devenue le trophée par excellence… C'est un destin bien triste que celui de Daphné : elle n'a rien choisi, pire, elle est devenue l'inverse de ce qu'elle voulait être. Elle voulait être libre, indépendante, sans enfant, raison pour laquelle elle a dédié sa vie à Artémis, la sœur d'Apollon, ce qui rend les choses encore un peu plus étranges d'ailleurs… Elle passe d'une existence au cœur de l'action (courir, chasser…) à la plus totale passivité : un enracinement. Elle passe du règne animal et de la sexualité animale au monde végétal. Elle était là au mauvais moment au mauvais endroit.

Le plus tragique, c'est surtout qu'Apollon l'embarque quand même… Il la prend, même métamorphosée.
Oui, il y a deux manières de lire cette fin. Soit on comprend qu'il se rend compte de la perte et qu'il prend la plante en souvenir de cet amour perdu, soit on en fait une lecture plus négative : « Je me saisis de toi quand même et tu demeures mon trophée. »

« Ce qui me plaît à l'opéra, c'est d'être avec une musique sur un plateau. Faire l'expérience de la musique avec les musiciens, avec les interprètes, dans l'espace… Et ce, d'autant plus, pour une création […] J'ai été *dafnéisé* pendant des mois ! »

Dafne © Aglae Bory

Je n'ai pas voulu donner un quelconque jugement sur cette histoire, c'est un mythe qui nous est transmis. Chacun en fait sa lecture. Ce qui m'intéresse davantage, c'est le concept-même de métamorphose. Ce mythe nous ramène au principe-même de l'art : toute création est la métamorphose, la transformation d'une matière.

Diriez-vous que c'est ce principe de métamorphose qui a été votre fil rouge et la clef de votre travail collectif ?
Tout à fait et à différents niveaux. Musicalement d'abord : Wolfgang a transformé une *Dafne* baroque en une *Dafne* contemporaine, tout en citant de nombreuses œuvres de Schütz. Dans l'histoire de la musique, la naissance de l'opéra correspond au moment où nous sommes passés de la polyphonie de la Renaissance à l'envie de faire chanter une voix seule qui incarne un personnage avec ce fameux parlé-chanté. Nous avons voulu travailler sur ce principe. Nous avons donc 12 voix solo, qui ne sont jamais doublées. Les personnages de l'histoire sont incarnés par plusieurs chanteurs. Ils sont une fois Daphné, une fois Apollon ; les hommes peuvent incarner des personnages féminins et réciproquement. Ce principe renforce le côté collectif. C'est une œuvre chorale, mais nous avons tenu à individualiser chaque chanteuse et chaque chanteur pour qu'on les entende tous.

C'est très clair en ce qui concerne le travail vocal, mais comment avez-vous intégré ce concept de métamorphose dans votre mise en scène ?
Dans mon travail, j'essaie toujours de comprendre quelle est la mécanique à l'œuvre dans l'histoire et dans la musique pour l'appliquer ensuite à l'espace. Ici, il s'agit de métamorphose, j'ai donc cherché à savoir quel était le procédé au théâtre pour métamorphoser l'espace. La réponse : le principe de la scène tournante, inventé pour changer les décors. Le procédé a d'ailleurs été conçu par Tommaso Francini pour Marie de Médicis, au Louvre, à l'époque de Schütz. Heureuse coïncidence ! J'avais donc trouvé un moyen dans l'espace pour traiter de la métamorphose, et je voulais y ajouter l'idée de polyphonie. Comment créer un espace polyphonique ? Une polygraphie ? C'est de là que m'est venue l'idée des anneaux tournants : 6 anneaux qui bougent autour d'un centre qui, lui, est fixe : symboliquement la place de Daphné. Au cœur, là où le bois est le plus dur. Ces anneaux définissent une place à chacun et je peux, à partir de là, faire évoluer l'architecture des corps. Tout est à vue : le chef d'orchestre est visible, le régisseur de scène, qui les manipule, est visible aussi. Ces anneaux, ce sont symboliquement les cernes du bois, bien sûr, mais aussi des cibles. J'ai ensuite travaillé sur les accessoires. Tous ont un attribut commun : l'arc et les flèches. La scène devient donc une cible ; chacun est, tour à tour, prédateur et proie.

12 chanteurs sur scène, avec arcs et flèches, mais aussi avec de l'électronique : quel est le rôle de la partie électronique dans cette œuvre ?
L'électronique c'est l'orchestre absent. Je trouve que l'image est belle pour une partition perdue ! C'est une musique fantomatique qui contient beaucoup de citations empruntées au répertoire, comme une sorte de compression de 400 ans de musique, un condensé de fragments. Cette partie électronique vient se mêler aux voix et le dialogue s'établit dans l'espace… Pendant les répétitions, tout a changé le jour où Wolfgang a réglé la diffusion du son. Il y a eu un avant et un après. C'est indéniablement une musique qui s'écoute dans l'espace.

L'électronique semble avoir été pensée comme une basse continue qui comporterait des bruits, des chuchotements… mais pas que !
Oui, à la fois basse continue et parfois contrepoint… C'est une électronique qui respire, qui est vivante : elle est jouée par des pédales actionnées par Geoffroy. C'est en effet lui qui lance tous les sons, ce n'est pas une bande enregistrée sur laquelle viendrait se poser les voix. La partition est très dense mais, une fois dans l'espace, elle trouve son équilibre et je la trouve formidable.

Avec Wolfgang Mitterer, vous vous êtes bien trouvés ; tous les deux fascinés par la structuration de l'espace qu'il soit musical ou scénique !
Oui, j'aime beaucoup Wolfgang. J'ai compris comment il travaillait au fur et à mesure. Pendant les répétitions, nous étions d'accord sur tout ! J'ai découvert, surtout, l'intérêt d'une création. Car, ce qui me plaît à l'opéra, c'est d'être avec une musique sur un plateau. Faire l'expérience de la musique avec les interprètes, dans l'espace… Et ce, d'autant plus pour une création car nous n'avons alors pas de référence. Nous avons découvert la partition en février pour une première en octobre. J'ai été *dafnéisé* pendant des mois !

Connaissiez-vous l'Opéra de Dijon avant cette production ?
Oui, nous avions donné *aSH*, le dernier opus de la trilogie des portraits de femme avec Shantala Shivalingappa et le percussionniste Loïc Schild à l'Auditorium le 3 décembre 2021, je connais donc la salle. Ce sera d'ailleurs parfait pour *Dafne* !

Et connaissez-vous la ville de Dijon ?
Que par mes spectacles ! Mon tout premier a d'ailleurs eu lieu à l'A.B.C. de Dijon, mais je connais mal la ville malheureusement. En tournée, c'est impossible de trouver le temps de flâner… Je suis surtout heureux de retrouver à cette occasion Dominique [Pitoiset] que j'ai connu à Bordeaux.

Merci mille fois, Aurélien. Cette production semble être une porte d'entrée merveilleuse pour celles et ceux qui ne connaîtraient pas l'opéra baroque, une œuvre à l'univers visuel très fort, ainsi qu'un bel hommage à l'histoire de la musique et à la puissance des mythes. •

Propos recueillis par Camille Prost, fondatrice de Calamus Conseil

Dafne © Agathe Bory

Daphné prie son père de l'aider pour échapper au viol d'Apollon : « La prière à peine finie, une lourde torpeur saisit ses membres, sa poitrine délicate s'entoure d'une écorce ténue, ses cheveux deviennent feuillage, ses bras des branches, des racines immobiles collent au sol son pied, naguère si agile, une cime d'arbre lui sert de tête ; ne subsiste que son seul éclat. »

Extrait des *Métamorphoses* d'Ovide, 1.548 – 522.

Dafne
Wolfgang Mitterer
théâtre lyrique
1er février 2023

auditOrium